

**La schématisation du rapport avec « l'Autre »  
dans *Le dernier des Égyptiens* de Gérard Macé\***

**Saeed Sadeghian\*\*** (auteur responsable)

Doctorant à l'Université de Téhéran

**Jaleh Kahnamouipour**

Professeur, Université de Téhéran

**Résumé**

"*Le dernier des Égyptiens*" de Gérard Macé est parmi les plus remarquables écrits ayant pour but de ressusciter les vies antérieures. Macé nous y raconte la vie de Champollion par le recours à la scène de la lecture du "*Dernier des Mohicans*" de Fenimore Cooper. Cette seule lecture, devient le socle d'un monde aussi étendu par l'imagination que riche d'images et de mémoires. Un monde qui prend à l'intérieur de soi les différentes interactions entre Champollion et les Indiens d'Amérique, Champollion et les anciens Égyptiens, et Champollion et son biographe. Ainsi, notre objectif sera de mettre en évidence, à travers mille différents réseaux de significations qui sous-tendent l'architecture thématique du texte, des signifiés autant que des signifiants concernant le thème de « l'Autre » ; et cela en nous posant cette question : quels sont les différents relations qui peuvent lier « Soi-même » à « l'Autre ». Ce qui nous amènera, dans une dernière instance, à schématiser ces différentes relations.

**Mots-clés:** Autre, Gérard Macé, domination, fascination, stratification.

---

\* **Date de réception:** 2015/12/21

**Date d'approbation:** 2016/06/11

\*\* **E-mail:** saeedsadeghian@ut.ac.ir

## Introduction

Malgré sa forme faussement simple, *Le dernier des Égyptiens*, de Gérard Macé (prix France Culture en 1989), est une énigme à déchiffrer à l'instar des hiéroglyphes que Champollion, grand savant français et personnage du livre, fut le premier à décoder. La vie de Champollion nous est racontée par le recours à la scène de la lecture du *Dernier des Mohicans* de Fenimore Cooper. Cette lecture est à l'origine de la mise en forme d'un univers imaginaire riche et chargé de mémoires, et qui accueille en son sein les Indiens d'Amérique et l'Égypte ancienne, mêle temps révolu et interrogations contemporaines, et associe les figures de Champollion et de Gérard Macé pour donner lieu au final à celle, fictivement composée, du dernier des Égyptiens.

Parmi les différents réseaux de significations qui forment l'univers imaginaire de Macé, notre étude s'intéressera aux signifiés autant qu'aux signifiants projetés, relatifs au thème de « l'Autre », et qui à nos yeux constitue l'un des éléments essentiels de l'architecture thématique et de l'économie sémantique du texte. La problématique du « rapport entre Soi-même et l'Autre » dans *Le dernier des Égyptiens* peut être envisagée de trois points de vue différents. Premièrement, par le biais des Indiens du roman de Cooper, Macé nous renvoie d'une certaine manière à l'origine de la rencontre avec l'Autre, au début de XVI<sup>e</sup> siècle et à la découverte du Nouveau monde. Ensuite, en se basant sur la passion de son biographé pour l'Orient, il évoque l'esprit d'un XIX<sup>e</sup> siècle fasciné par l'Autre et charmé par l'exotisme. En dernier lieu, Macé, tout en écrivant une fiction biographique, nous permet en retour d'articuler cette relation aux interrogations de notre temps.

### 1. Domination de l'Autre

On peut considérer que la question de « l'Autre » et du rapport à l'autre dans l'histoire des idées occidentales a été posée sous une forme pour le moins nouvelle dès la découverte du Nouveau Monde. Les grandes explorations des voyageurs (Christophe Colomb découvre l'Amérique en 1492, Vasco de Gama les Indes en 1497, Magellan le Canada en 1519), et leurs récits de voyage ouvrirent de nouveaux horizons pour les européens en leur prouvant clairement qu'ils

n'étaient plus les seuls habitants de la terre ; qu'il existait autrement dit des populations jusqu'alors hors de portée. À l'époque et comme il se devait, on les qualifia de peuplades «barbares » ou « sauvages ». En effet, pour le XVI<sup>e</sup> siècle, cette première rencontre avec l'inconnu ne pouvait se résumer autrement que « dans l'opposition des termes, supériorité/infériorité, humanité/animalité, civilisation/sauvagerie » (Chalier-Visuvalingam, 1996, p. 133). Quatre siècles plus tard, dans les dernières années du XX<sup>e</sup> siècle, parmi une pile de documents concernant la vie de Champollion, Gérard Macé découvrit une scène susceptible de renouveler les mêmes « connotations culturelles »<sup>1</sup> attachées à la thématique de l'Autre. Il renoua ainsi nos conceptions actuelles du rapport à l'autre avec l'épisode américain qui marque concrètement et symboliquement l'origine de cette interaction entre l'homme occidental et l'inconnu.

En effet, « trop éloigné de cette Égypte qui doit assurer la gloire » (Macé, 1997, p. 14) au biographe et son biographé, Macé en feuilletant *The Last of the Mohicans* et en empruntant les pistes déjà tracées par les Indiens du roman de Fenimore Cooper, éprouve ce même « souci ethnographique » (*Ibid*, p.27) dont fit montrer en son temps le Montaigne des « Cannibales » au chapitre XXXI de ses *Essais* : « il n' y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté, sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage ; comme de vray, il semble que nous n'avons autre mire de la vérité et de la raison que l'exemple et idée des opinions et usances du païs où nous sommes. » (Montaigne, 1580/1969, p. 254) Cet ethnocentrisme occidental qu'évoque l'auteur des *Essais*, est l'un des signifiés qui sous-tendent l'architecture thématique du texte de Macé.

Pour blâmer l'ethnocentrisme de cette civilisation qui projette de s'emparer de l'Autre, Macé se glisse « au cœur de forêts aussi anciennes que le monde lui-même » (Macé, 1997, p. 49) pour investir à sa manière « “les mœurs et les coutumes des nations sauvages” » (*Ibid*, p.14). Suivant un processus de mise en abyme, Macé loge son récit au cœur « de la guerre de Sept Ans, que les Français et les Anglais se livrèrent au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle pour la possession d'un territoire plus grand que les deux couronnes réunies » (*Ibid*, pp.49-50).

Cette scène empruntée au roman de Cooper, fournit à Macé l'occasion d'évoquer les ravages de ses ancêtres, ces « descendants des Romains, qui mirent le feu à la bibliothèque d'Alexandrie » (*Ibid*, p.15). Pour lui cette sorte d'interaction avec l'Autre ne peut qu'être basée sur le *goût de possession*. L'Autre est ici l'objet d'une quête territoriale et se trouve donc à ce titre, dominé. Pour insister sur cette tentation de domination, Macé recourt à la comparaison en se souvenant du mythe du « bon sauvage ». À l'instar de Montaigne, il prend position en faveur de ces Indiens qui vivent selon les lois de la nature sans aucune propension à dominer l'Autre, car comme l'indique l'auteur des *Essais*, ceux-ci « [...] jouissaient encore de cette liberté naturelle » (Montaigne, 1580/1969, p. 259); cette même liberté que Macé décrit de la sorte :

« Des plantes que les saisons renouvellent et qu'ils classent à leur manière, ils ne songent qu'à retirer de quoi se nourrir, à extraire le jus coloré d'une teinture, la vertu d'un remède ou la violence du poison. Ils confient leur parole au vent, et ne laissent après eux (avant que les Blancs ne mettent sous vitrine leurs coiffes, leurs parures et leurs armes) que la trace d'un mocassin sur l'herbe humide, la tradition transmise de génération en génération, quelquefois des tumulus où sont entassés des crânes. » (Macé, 1997, pp. 58-59)

Il est clair que pour les indiens il ne s'agit que de trouver de quoi se nourrir ou quelque chemin à parcourir. Le reste est confié au vent et à la nature. L'ambition totalisante n'est pas de mise car chaque tribu parle sa propre langue, a ses propres coutumes et suit ses propres formations. La dissension chez les Indiens n'est survenue que « depuis que les Blancs les ont contraints d'épouser leurs causes et leurs querelles » (*Ibid*, p.53). Ce rapport libre avec l'Autre est fort loin du système colonial imposé et vécu par les Blancs, et qui s'appuyait sur le désir de possession de l'Autre ; attitude que Macé ne cesse pas d'indexer sémantiquement, mais aussi formellement.

L'ethnocentrisme en cause est effectivement actualisé au niveau formel à travers la façon dont Macé utilise les guillemets en les instrumentalisant. L'auteur en mettant constamment le terme «

sauvage » entre guillemets, critique implicitement cette posture de domination culturelle exercée par les occidentaux envers l'Autre. Ce type d'investissement formel constitue un acte de signification fort par lequel l'énonciateur indique qu'il refuse d'assumer son propos, en même temps qu'il l'énonce. Comme le note Dominique Maingueneau dans *L'énonciation en linguistique française*, « une telle mise à distance du vocabulaire d'autrui ne peut être considérée indépendamment de l'ensemble du contexte dans laquelle elle s'inscrit. Ce qu'un énonciateur assume et ce qu'il rejette comme étranger, dépendent de ses positions idéologiques, ou, plus exactement, de l'image qu'il entend en donner à son lecteur à travers le texte. » (Maingueneau, 1994, pp. 131-132) Ainsi, Macé profitant autant que faire se peut du système énonciatif de la langue, émet tacitement un jugement plutôt sévère à l'encontre de cette attitude dominatrice à l'égard de l'Autre.

Suivant le même trajet, l'auteur évoque la rencontre, cette fois réelle, de Champollion avec un petit groupe d'indiens venu visiter Paris. Le goût de possession dans le rapport avec l'Autre est désormais remplacé par une *envie de muséification*, une nouvelle variation voire modulation de l'horizon interne de la thématique étudiée. Pour montrer à quel point peut sembler burlesque l'attitude des occidentaux face à l'Autre, Macé établit un réseau sémantique assez significatif, capable de décrire l'agressivité aussi bien que « l'orgueil de la civilisation » (Macé, 1997, 79). On peut aisément trouver les dichotomies déjà cités «supériorité/infériorité, humanité/animalité, civilisation/sauvagerie » qui dépeignent la qualité de l'interaction entre civilisations en présences : comme la première rencontre de Champollion et les Osages, a eu lieu dans le Louvre « qui fut jadis la demeure des rois » (*Ibid*, p.77), désormais, c'est sous la même ombre royale que ce petit groupe d'indiens poursuit son parcours : « reçus à la mairie » (*Ibid*, p.81), à « la place Louis-XVI » (*Ibid*, p.83), au « Jardin du Roi » (*Ibid*) et enfin « chez le Roi qui les fait attendre dans le salon de Mars » (*Ibid*, p.84). Dans tous ses lieux, ils sont « accueillis par une foule de curieux » (*Ibid*, p.81), soit «une foule de belles dames parisiennes » (*Ibid*, p.79) soit une «foule venue nombreuse pour contempler ces êtres aussi merveilleux » (*Ibid*, p.83). Les isotopies du « luxe » et de la « royauté », sont juxtaposées de

manière parlante avec celles de la « sauvagerie » et de l'« animalité ». En effet, tout au long du livre, on assiste à une comparaison entre « des Indiens [et] des bêtes sauvages » (*Ibid*, p.51), des Indiens et des loups (*Ibid*, p.52), des indiens et « une bête blessée » (*Ibid*, p.59), une « girafe » (*Ibid*, p.83) ou même une « baleine naturalisée » (*Ibid*). En effet, cette scène soulignée de la vie de Champollion, est une poésie élégiaque qui rappelle une vérité douloureuse : l'Autre pour un peuple civilisé avait plutôt une fonction de distraction. Comme un cirque ambulante, ou au mieux un musée, il lui sert seulement à apaiser sa curiosité ou à calmer leurs inquiétudes : « Les notables qui les invitent à souper sont définitivement rassurés en les voyant manger des viandes cuites, “ce qui confirme qu'ils ne sont pas anthropophages”. » (*Ibid*, p.82) Ainsi Macé considère que cette première rencontre entre l'homme occidental et l'Autre conduit inévitablement à adopter l'une parmi les deux attitudes dominatrices suivantes : ou bien, ethnocentrisme obligeant, on rejette la culture inconnue en faisant table rase de toutes les petites coutumes pour finalement habiller l'Autre à notre image, comme « on fait enfiler aux Osages, par-dessus leur costume, une redingote bleue pour les hommes, un manteau rouge pour les femmes » (*Ibid*) ; ou bien conformément à une pulsion de muséification, on réduit l'Autre à un « objet d'étude » (*Ibid*, p.87), voire un objet de divertissement. Cette seconde attitude nous ramène au seizième siècle et à Montaigne : « J'ai peur que nous ayons les yeux plus grands que le ventre, et plus de curiosité que nous n'avons de capacité. Nous embrassons tout, mais n'étreignons que du vent » s'inquiète-t-il. (Montaigne, 1580/1969, p. 251)

Une telle insistance sur cette double attitude dominante de l'homme « civilisé » envers l'Autre, le « sauvage », signale avant tout les préoccupations anthropologiques de Macé. On en retrouve d'ailleurs les traces, disséminées partout dans le livre. En effet, c'est par le biais d'une grille anthropologique et ethnographique que Macé interprète tout d'abord les phénomènes qu'il perçoit et relate. C'est justement ce même trait de l'œuvre macéenne qui est saisi par J.P. Richard pour qui Gérard Macé : « [...] a su initier le lecteur le moins savant - et il faut, parmi d'autres choses, l'en remercier - aux petits secrets et sorcelleries de l'ethnologue. » (Richard, 2010, p. 37) Lesdites préoccupations ont apposé leur empreinte sur le titre même

du livre. On connaît par ailleurs l'importance du titre dont la position liminaire et donc privilégiée, définit souvent dès l'entrée l'orientation du texte, notamment quand il s'agit d'un livre dont l'auteur sait pertinemment que seul le titre va briller sur les rayons de la librairie (Macé, 1997, p. 9). Le mot « dernier » placé dans le titre de l'ouvrage de Macé, évoque déjà un rapport assez particulier avec l'Autre : celui-ci est saisi à travers les traces qu'il a laissées et on l'appréhende à travers ses derniers moments. C'est donc une apparition aussi précaire que précieuse. Si nous examinons le contenu des autres biographies qui portent la même empreinte dans leur titre, nous nous trouvons majoritairement face à une histoire de perte et d'agonie : *les derniers jours d'Emanuel Kant* (1827) de Thomas De Quincy, *les derniers instants de Pouchkine* (1837) de Vassili Joukovski, *les derniers jours de Blaise Pascal* (1911) d'Agustin Gazier, *les derniers jours de Paul Verlaine* (1911) de F.A Cazals et Gustave Le Rouge, *les derniers jours de Charles Baudelaire* (1988) de Bernard Henry Lévy et etc. Cependant « le dernier » de Macé, englobe les derniers moments d'une race, et donc on peut deviner l'importance de la charge de tragédie ou de nostalgique dont ce « dernier » est porteur. L'auteur lui-même insiste sur cette force tragique en fournissant cette définition pour le mot : « le dernier représentant d'une espèce est l'ombre endeillée du premier homme apparu sur la Terre, dont nous aimerions tant connaître le visage et le vrai nom, chaque fois que le nôtre, dans le miroir déformant de l'écriture, nous semble un si pâle reflet. » (Macé, 1997, p. 56) Avec une telle description, Macé confère une signification particulièrement consistante pour cet « Autre » qui connote désormais l'homme dans son origine, voire dans son essence.

Cette hypothèse devient plus forte lorsqu'on établit un lien intertextuel, entre le titre du roman de Cooper, *Le dernier des Mohicans* et le titre de notre livre. Comme le dit Elisabeth Zawisza, « les titres qui invoquent un livre, un auteur, un personnage ou un autre genre d'écriture constituent pour les lecteurs avertis autant de points de repère dans leur quête de signifiante » (Zawisza, 1997, p. 63). Macé par le biais d'un titre thématique à fonction métaphorique, et en profitant de « l'intertextualité titulaire », nous parle d'un « Autre » qui est le dernier de sa race, et ainsi accentue encore plus l'agressivité de cette attitude dominatrice envers l'Autre. Si selon Jean-Pierre Richard,

*Le manteau de Fortuné* est ce lieu «où Macé découvre un analogon multiple de la *Recherche*, un objet capable d'en refléter (presque) tous les aspects » (Richard, 1990, p. 73), *Le dernier des Égyptiens*, est de son côté, le lieu où Macé a trouvé une épithète pour présenter son projet ; un phénomène auquel Richard prête le terme de « condensation d'allusions ». Avec ce titre Macé annonce ce qu'il va décrire tout au long de son livre comme étant la « tristesse des tropiques » et dénonce déjà cette attitude dominatrice envers l'Autre ; l'Autre « qu'on allait mettre vivant dans des réserves, avant de mettre sous vitrine ses outils, ses ossements, ses parures » (Macé, 1997, p. 87).

## 2. Fascination de l'Autre

Mais « Le dernier des Égyptiens » en tant que titre du livre, comporte aussi un opérateur spatial significatif (= Égyptien) à partir duquel Macé effectue une autre *modulation* concernant la thématique de l'Autre : l'exotisme oriental, qui est directement ancré à l'époque de Champollion. Inexistant dans *l'Encyclopédie* de Diderot, l'opposition entre l'Orient et l'Occident est une invention du début du XIX<sup>e</sup> siècle. Cependant dès la parution de la traduction des *Mille et une nuits* d'Antoine Galland en 1704, une image fabuleuse de *l'Ailleurs* et de *l'Autre* oriental commence à prendre forme dans les esprits occidentaux. Ainsi après une période de domination, l'Autre devient l'objet d'une quête fascinée et un nouvel horizon s'ouvre dans le rapport avec l'Autre inconnu, un horizon placé sous le signe de l'émerveillement, l'énigme et la découverte. Comme l'affirme Otilia Martins, « au XIX<sup>e</sup> siècle, on assiste à l'éclosion d'un phénomène que l'on appellera "orientalisme", présent dans l'art en général mais avec une marque particulière dans la littérature, assumant alors l'une des formes multiples que revêt l'exotisme. [...] La fascination pour l'Orient a pénétré dans la création littéraire créant une sorte de *vertige* collectif.» (Martins, 2011, p. 256) Ils sont nombreux les écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle qui partagent ce vertige : Chateaubriand, Lamartine, Hugo, Nerval, Baudelaire, Flaubert, et en premier lieu Champollion. Ce vertige est accompagné d'un désir de découverte et d'une envie de connaissance. C'est ainsi que le voyage devient une partie inséparable du rapport avec l'Autre ; et *l'Ailleurs* une modulation essentielle du thème de *l'Autre*. Si l'exotisme était auparavant nourri des récits des



voyageurs, désormais ce sont les auteurs eux-mêmes qui se mettent en route pour rencontrer l'Autre de près, se mêler avec et apaiser cette curiosité intellectuelle. Ces périples culturels n'ont plus l'ambition de conquérir l'Autre mais de l'appréhender et le comprendre. Dans *Le dernier des Égyptiens* aussi, on constate l'actualisation de ces mêmes réseaux sémantiques concernant notre thème : *le goût du déplacement et la passion de l'Orient*.

L'auteur et le personnage, partagent tous deux ce plaisir du déplacement vers un Ailleurs pour connaître l'Autre et le rencontrer. Champollion appartenant à un siècle marqué par les grands voyages et les célèbres aventuriers, fait lui-même l'expérience des assez longs voyages en Italie et en Égypte. Comme son personnage, Macé aussi est un auteur dont la mémoire est riche de voyages. Son œuvre fonctionne comme une véritable mappemonde où nous apparaît son esprit vagabond : *Leçon de chinois* (1981), *Choses rapportées du Japon* (1993), *Rome : l'invention du baroque* (1997), *Un monde qui ressemble au monde* (2001), *Un détour par l'Orient* (2001), *Éthiopie : le livre et l'ombrelle* (2006), *Le firmament de Rome* (2006) et etc. Macé est en réalité, muni d'un imaginaire sans limites spatiales, qui englobe un monde, voire le monde : la France de Champollion, l'Amérique d'Uncas et l'Égypte des Pharaons, sont les lieux et les époques évoqués dans ces seules pages. Comme l'explique Laurent Demanze, *Le dernier des Égyptiens* « s'inscrit dans un faisceau thématique qui interroge le motif du déplacement et du passage, du voyage à grands pas vers l'Orient de Segalen ou l'Ukraine de Dumézil » (Demanze, 2007, p. 226). C'est suivant le même goût du déplacement que l'auteur pour localiser son personnage recourt souvent au terme de « fleuve » qui porte en soi la signification virtuelle du déplacement : Champollion est déplacé « du Missouri à la Seine » (Macé, 1997, p. 80), « sur les rives du Saint-Laurent [...] sur les bords du Nil ou de l'Euphrate » (*Ibid*, p.61), au point qu'il « boira enfin l'eau du Nil avant de revenir malade sur les bords de la Seine » (*Ibid*, p.11). Cette récurrence des « eaux courantes » au sein du texte, actualise parfaitement le déplacement comme signifié. Pourtant ce qui s'avère important dans le cas de Macé c'est le lien qu'il établit entre le déplacement et le décentrement voire la « décentration ». Autrement dit, ce que Macé évoque dans son œuvre, ce n'est pas un simple

changement de lieu, mais un détachement de *Soi-Même* pour prendre l'Autre comme point de référence. C'est pour cette raison que la vie de Champollion porte toujours la même marque de décentrement: « Pour Champollion, il s'agissait de passer de l'une à l'autre » (*Ibid*, p.44), « passer d'une langue à l'autre » (*Ibid*, p.12), « passer d'un peuple à l'autre » (*Ibid*, p.33) ; et, pour clore et compléter la liste, passer d'une époque à l'autre. En effet cette décentration est considérée ici comme essentielle pour la connaissance de l'Autre, car il paraît impossible d'espérer de connaître l'Autre sans s'éloigner un peu de soi. Ce détachement de *Soi-même* est reflété de manière claire dans le parcours scientifique de Champollion décrit par Macé :

« *il est particulièrement attentif aux noms, aux traits du visage, aux costumes des peuples d'Afrique et d'Asie, voisins ou envahisseurs de l'Égypte - autant de précieux éléments pour les bases d'une géographie comparée, et plus encore pour ce qu'il appelle "la reconstruction du tableau ethnographique du monde dans la plus antique période de son histoire" » (Ibid, p.66).*

Cet attachement que le grand savant montre pour l'Autre, nous rappelle ses soucis ethnographiques que son biographe et lui-même ont en commun. Ce dernier aussi se montre très sensible à ce qu'il appelle *Les petites coutumes* (1989) ou *Les pensées simples* (2011). Tous les détails sur les mœurs et les usages des autres peuples qu'il nous fournit dans ses livres parlent d'une vérité : « L'écriture de Gérard Macé élabore alors un romanesque de la pensée, où la notation ethnographique embraye sur une dérive fictionnelle, où les ethnographes et les historiens font figure de héros modernes. » (Demanze, 2009a, p. 149) En effet, les observations de l'auteur pendant ses voyages, trouvent leurs échos dans la plupart de ses œuvres. Très attentif au moindre détail, dans chaque contrée et pendant ses promenades, il accumule ses observations sur les habitudes des gens, leurs tenues, leurs manières et leurs goûts. Ainsi, l'Autre prend peu à peu la place d'un Soi-même dont les traces devront dorénavant être localisées dans la marge.

L'autre trait commun entre le biographe et son biographé, en ce qui concerne le rapport avec l'Autre, c'est la *passion pour l'Orient*

comme vrai pilier de l'Altérité. Le grand savant brûle tout au long de sa vie du désir de l'Orient. Fasciné par cet Autre lointain, il participe dans sa prime jeunesse aux cours de langues orientales en préparant ainsi son glorieux avenir. Il affirme d'ailleurs sans détours sa passion pour l'Égypte dans ses correspondances : « De tous les peuples que j'aime le mieux, je vous avouerai qu'aucun ne balance les Égyptiens dans mon cœur ! » (de La Brière, 1897, p. 36) Étant informé de ce penchant de Champollion pour l'Égypte, nous pouvons mieux comprendre l'importance du titre dans la construction des réseaux thématiques du texte. Ce même désir est mis en relief dès le début du texte, par un lien métaphorique que Macé établit cette fois entre Champollion et la reine capricieuse de l'Égypte : « c'est aussi pour la joie de reconnaître un lion dans le nom de Cléopâtre, que Champollion entreprend avec méthode [...] d'apprendre l'arabe et l'hébreu » (Macé, 1997, pp. 10-11). Macé continue à jouer avec cette métaphore du lion pour lier encore et autrement son personnage à l'Égypte. Profitant du mot «lion» blasonné dans le nom de famille du héros, il crée une analogie entre les frères Champollion et le Sphinx. Pourtant « si l'on admet que tout déchiffreur est dans la position d'Œdipe, et si l'on se rappelle que c'est le frère aîné qui le mit pratiquement en demeure de déchiffrer la pierre de Rosette » (*Ibid*, p.68), on peut conclure que le statut du frère aîné est associé à la figure féminine du sphinx grec tandis que « Champollion hérite de tous les attributs symboliques et légendaires du félin oriental et contribue par sa renommée à l'éternité du mythe égyptien.» (de La Brière, 1897, p. 96) N'oublions pas que Champollion « gèle à l'idée de vivre sous nos climats » (Macé, 1997, p.34) car il est question d'« un désert dont il a fait sa terre d'adoption » (*Ibid*, p.11), de la chaleur qui est caractéristique des pays non occidentaux voire exotiques selon ce que nous apprend le *Petit Robert*: exotique est ce « qui provient des pays lointains et chauds ». Ainsi Macé crée une sorte d'union intime entre l'Autre et Soi-même, une fusion des esprits qui domine désormais cette relation dans laquelle on perd, voire on oublie une partie de soi pour la remplacer par une part de l'Autre. Une telle appréhension exige parfois que l'on change d'habit pour devenir l'Autre, pour voir à sa place et rêver dans sa peau; et c'est exactement ce dont Macé parle en évoquant « les plaisirs du travestissement » (*Ibid*, p. 65). Il décrit Champollion

«habillé à l'orientale et couvert d'un grand burnous blanc à capuchon» (*Ibid*, p.67), pour insister sur cette fusion avec l'Autre dans laquelle l'Autre prend le pas sur Soi- même.

Aussi Macé ressentit-il le même sentiment de fusion, quand il va expérimenter à son tours cette chaleur de l'Orient, essentiel à ses yeux pour la recreation de la vie de son biographé : « J'ai visité deux fois l'Égypte [...] c'est dans ce pays que j'ai raconté en quelque sorte mon livre *Le dernier des Égyptiens* alors que je ne l'avais pas encore rédigé entièrement. Je l'ai rêvé là-bas » (Boulaâbi, 2011, p. 493). Ou bien, quand il se met à apprendre le chinois. Une telle reprise des usages (habillement, langue, écriture) ne peut effectivement être un simple phénomène. On dirait que c'est un Autre caché voire refoulé, qui trouve l'occasion de se libérer à travers cette fusion avec l'Autre. Comme Macé l'évoque à propos de son personnage : « Dès l'enfance, et bien avant que ses travaux lui valent le surnom d'Égyptien, il s'était senti oriental dans l'âme, peut-être à cause de ses yeux noirs, de son teint mat et de ses boucles brunes mais c'est grâce au costume que la métamorphose est achevée. » (Macé, 1997, p. 65) Macé lui-même est attaché à l'Autre oriental par cet appel intérieur qui lui vient de son passé : en effet, c'est un « ouvrage consacré à Confucius, dans la collection "Philosophes de tous les temps", aux éditions du seuil» (Linsen, 2010, p. 12) qui le met sur cette voie dans sa prime de jeunesse. Assistant à un colloque international sur Segalen, il voit se ranimer en lui ce même désir pour l'Extrême-Orient. Ce qui le pousse à vivre tant d'expériences et d'aventures orientales. En effet, l'auteur et son personnage sont de ceux qui trouvent chez l'Autre une part intangible de Soi-même. Comme Nerval à qui l'auteur a consacré un livre allant totalement dans le sens de notre thème d'étude : *Je suis l'autre* (2007). Pourtant une telle fusion avec l'Autre, en comportant différents degrés, peut se réaliser à travers un simple échange ou bien évoluer jusqu'à se transformer en une manière d'être. Macé lui-même considère son penchant pour l'Orient comme « un détour et non pas une installation dans l'ailleurs » (Boulaâbi, 2011, p. 496) et projette la même image sur son personnage. Bien que Champollion n'hésite pas à montrer son dégoût pour la Grande Capitale en avouant que « l'air de Paris [le] mine, [qu'il] crache comme un enragé et [qu'il] perd de sa vigueur » (de La Brière, 1897, p. 50), et veut garder son «

accoutrement théâtral» (Macé, 1997, p. 67) ainsi que sa posture d'orientaliste, son biographe le décrit pourtant comme suit : « Champollion revient à lui avant la fin du voyage [...] il pressent qu'à vouloir supprimer la distance intime qui nous sépare de l'autre, on ne fait que dépouiller les Pharaons de leurs trésors - ou les Indiens de leurs fourrures. » (*Ibid*, p.68). En effet, le XIX<sup>e</sup> siècle, fasciné par le charme de l'Orient, montrait parfois le désir de se parer de l'habit de l'Autre, tandis que Macé, loin de ce siècle, préfère suivre ses préoccupations d'ethnologue, en retraçant les frontières entre l'Autre et Soi-même. Le tout pour faire la part entre « fusion fascinée » et « obéissance aveugle ». Pour lui, sa quête signifie acquisition d'une nouvelle connaissance, d'une autre expérience, à l'encontre des idées reçues. Comme lui-même l'explique à ce propos, s'il a commencé à apprendre la langue chinoise, c'était seulement pour reconsidérer son rapport avec sa langue maternelle : « Le bénéfice que j'en ai tiré [...] c'est une meilleure compréhension de mon rapport au français, et à la poésie. En somme, la navigation dans les langues est un détour nécessaire, comme celui qu'on fait grâce aux voyages : c'est l'épreuve de l'étranger, mais aussi d'une part étrangère à soi-même, qu'on apprend ainsi à reconnaître. » (Linsen, 2010, p. 12) Ce rapport dans lequel, la connaissance de l'Autre, est considérée comme un «détour nécessaire » pour se découvrir, est l'un des traits communs des écritures biographiques contemporaines. Nous y ferons allusion dans les pages suivantes. Si dans ce rapport basé sur la « fascination », l'Autre prend parfois le pas sur Soi-même, c'est désormais ce dernier qui s'exprime en parlant de l'Autre et retrouve ainsi sa place.

### **3. Soi-même par l'Autre (la stratification)**

*Le dernier des Égyptiens*, appartenant au genre biographique nous permet d'aborder autrement notre thème d'étude. Il est effectivement question d'un rapport particulier lorsque l'un cherche à parler de l'Autre et à lui donner vie en suivant ses traces ; c'est un effort que partagent Macé et tant d'autres écrivains contemporains. En effet, la littérature française dans ces dernières décennies assiste à l'apparition d'une nouvelle forme d'écriture qui porte un intérêt particulier à la vie et aux œuvres des personnalités d'antan ; une émergence de l'Autre au sein de la littérature, qui peut être interprétée comme une réponse aux questions qui hantent l'esprit contemporain et « un approfondissement

de ses propres interrogations » selon les mots de Dominique Viart (Viart, 1999, p. 116). Par ailleurs, le contemporain est pris dans une contradiction: d'une part, il veut se confronter à l'idéologie de la modernité qui cherche à constituer son identité à partir d'une table rase du passé, d'un repli sur soi et en faisant mine d'ignorer l'Autre. D'autre part, à cause du nombre élevé des productions littéraires, il est submergé par un « bruit » qui ne cesse de s'accroître et donc, suivant un mécanisme de défense, il préfère garder le silence. Face à cette contradiction entre *faire taire* et *se taire*, le contemporain choisit un troisième chemin : donner la parole à l'Autre.

En effet, comme « les sociologues ont pu le montrer, [...] la modernité bouleversait les références familiales, à la fois par désinstitutionnalisation et par subjectivation. » (Demanze, 2009b, p. 11) L'individu a brisé les cadres et les rites, les normes et les traditions pour accomplir l'autonomie de son existence. Ainsi, le passé qui était toujours une source de connaissance avait été nié par les avant-gardes qui prônaient une table rase de la tradition et ont fait leur « la rupture ». Précédé par un tel bouleversement des lieux d'encrage familial, la littérature contemporaine, en un constant procès de changement de vision, a trouvé dans ce passé ancestral une source de connaissance et d'invention. Comme le constate Viart « le sujet de notre temps, qui n'advient pas à ses propres désirs et s'aperçoit ne pas pouvoir même les identifier vraiment, ne peut se connaître que par le détour d'autrui » (Viart, 1999, p. 116). C'est par le biais du passé et à travers une lecture-écriture de l'Autre, que le contemporain arrive à mesurer ses propres limites et à revivre ses propres interrogations. Un dialogue est ainsi établi entre le contemporain et l'Autre antérieur, non plus pour lui rendre un culte mais pour se voir dans son miroir. Comme le dit Demanze à ce propos, « Gérard Macé sait en effet que la connaissance de soi “ne serait rien sans la rencontre de l'autre”. Il faut donc toujours un double, un écrivain antérieur ou un ancêtre électif, un héros fictif ou un personnage réel, pour advenir à soi-même, dans une confrontation où les rôles s'échangent et les identités se troublent. » (Demanze, 2009a, p. 57) Ainsi l'identité et l'altérité se superposent dans un dialogue perpétuel entre Soi-même et l'Autre dans lequel ce dernier affecte le premier. On a vu, en effet, comment Macé a pu trouver parmi tant de documents concernant la vie de

Champollion, un événement capable de refléter les préoccupations ethnographiques communes entre lui et son biographé. De la même façon nous pouvons suivre les traces de la vie intime du biographe dans l'image qu'il nous fournit de son personnage. Dans *Le dernier des Égyptiens* on voit un Champollion atteint de la goutte à qui l'on fait la lecture des romans de Cooper. Cette image a partie liée avec l'enfance de Macé et l'illettrisme de sa grande mère. Comme lui-même l'avoue pendant une interview : « Si je n'avais pas eu une grand-mère illettrée, je n'aurais jamais écrit sur Champollion. D'abord, parce que la fascination pour les signes vient de là, mais cette scène-là, précisément, c'est encore autre chose. C'est qu'on faisait la lecture à voix haute à ma grand-mère. » (Kawakami Davise, 2011, p. 90) Cette stratification des images, devient plus palpable quand on sait que la grand-mère aussi, tout comme Champollion, avait un pied qui lui faisait mal et Macé « l' [a] toujours connue avec une jambe absolument raide » (*Ibid*). Cette mémoire d'enfance et cette part de soi est à ce point ancrée dans l'esprit de Macé, qu'en décrivant l'Autre, il le décrit dans le même état, ayant « la jambe droite emmaillotée » (Macé, 1997, p. 33) et « incapable de la moindre occupation » (*Ibid*, p.13). En effet, Macé trouve dans cette résurrection de l'Autre, un prétexte pour se voir dans autrui et de retrouver autrui en soi. Comme le dit Viart : « Si Macé est tourné vers un passé culturel, ce n'est pas pour l'imiter mais pour se dire et se retrouver en faisant de la mémoire de lecture des rêveries littéraires. » (Viart & Vercier, 2008, p. 108)

Mais on peut encore proposer une autre hypothèse pour expliquer cette émergence de l'Autre au sein de la littérature de notre époque. Comme nous venons de dire, certains contemporains partagent le goût du silence comme une réaction contre la loquacité actuelle de la « médiasphère »<sup>2</sup>. Jean Starobinsky décrit ainsi ce goût, dans une interview avec Macé : « Ce qui est difficile, dans le monde d'aujourd'hui, ce n'est pas de rompre le silence, mais de persévérer, de simplement persister, face au bruit qui se multiplie. » (Starobinski & Macé, 2009, p. 10) Ce dernier n'est pas le seul ni le premier qui évoque ce goût et insiste sur la complexité de la création au début du vingt et unième siècle. L'écrivain contemporain est confronté à chaque pas, à la même question, initialement posée par Rimbaud et

devenue désormais un mythe littéraire. C'est le même silence convoqué, à qui Laurent Nunez consacre significativement le sujet d'une thèse (*Les écrivains contre l'écriture (1990-2000)*, José Corti, 2006). À la suite de Jean Paulhan, Nunez voit dans ce silence un acte de terreur. Pour eux le « Terroriste » est un écrivain dont ses écrits sont comme de flèches lancées contre la littérature ; et la « Terreur », le fait de vouloir montrer à quel point « écrire » est inutile et dégradante. Sans prendre part à cette dernière idée, Pascal Quignard de son côté, nous décrit le même silence dans son livre *La haine de la musique* : « quand la musique était rare, sa convocation était bouleversante comme sa séduction vertigineuse. Quand la convocation est incessante, la musique repousse. Le silence est devenu le vertige moderne. Son extase. » (Gallimard, 1998 : le quatrième de couverture) Gérard Macé, lui-même, évoque la même situation, quand il veut décrire l'œuvre de Des Forêt. Il prend l'exemple de la nymphe Écho, qui dans le mythe de Narcisse « privée de la parole en punition de son bavardage, [est] condamnée à répéter la syllabe qui vient de frapper son oreille. Elle ne peut déclarer son amour ni parler en son nom propre, et les quelques mots qu'elle a le droit de prononcer sont des mots d'emprunt. » (Macé, 1998, p. 82) Un peu moins tragique, l'écrivain contemporain en parlant de l'Autre et en empruntant ses paroles, trouve une façon d'exprimer son respect à l'égard dudit silence et en même temps de « se dire ». *L'ethos auctorial* de Macé se développe ainsi dans un espace où se côtoient la voix de l'Autre et la vue de l'auteur. L'écrivain contemporain, pour en finir avec la table rase et ne pas simultanément biser le silence, donne la parole à son ancêtre et définit son identité dans le miroir de l'autrui.

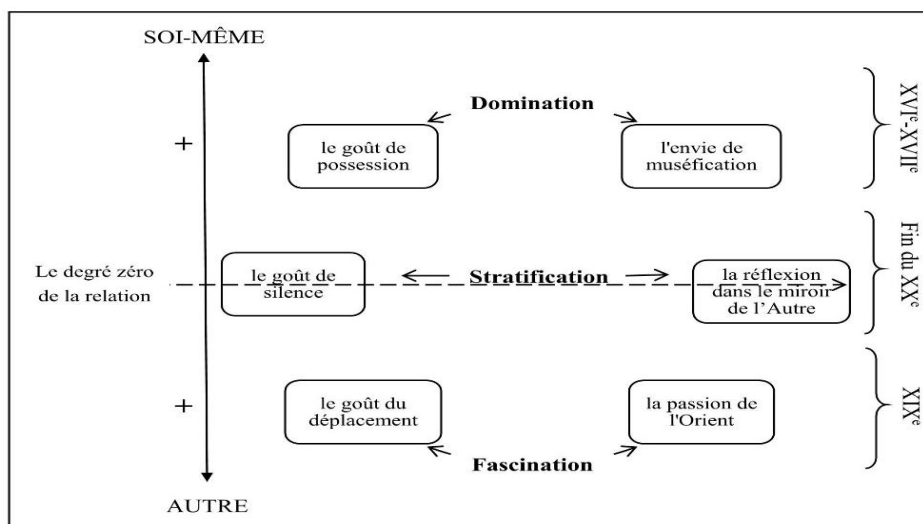
Aussi, cette hypothèse, virtualité sémantique, est-elle formellement actualisée dans l'écriture de Macé. Dans un premier regard, le nombre élevé des citations parle de ce goût du silence chez l'auteur : presque un tiers du texte est mis entre guillemets. L'exemple en est « une longue lettre à Zelmire datée du 19 septembre 1826, qu'il faut citer presque en entier » (Macé, 1997, pp. 28-31) et qui se prolonge sur quatre pages. C'est à travers cette longue lettre, écrite de la main de Champollion, que Macé nous parle des relations qui attachent le personnage à sa femme. Cette longue éclipse de Macé derrière l'Autre, devient plus significative quand on sait qu'il critique lui-



même les citations interminables : « dans un livre une citation trop longue vient toujours casser le rythme, et même briser l'élan » (Macé, 1999, p. 91) Pourtant, loin de cette réserve, Macé ne cesse d'y allonger ces citations pour peut-être prolonger encore son silence d'esthète. Suivant cette même idée, il évite soigneusement de décrire les événements, et laisse les descriptions aux personnages eux-mêmes : c'est la lettre de Champollion datée du 16 janvier 1828, qui devient le noyau du livre ; c'est « un numéro du *Courrier d'Égypte* que recevait le frère aîné [...] du 2 fructidor an VII (septembre 1799) » (Macé, 1997, p. 39) qui nous informe sur la pierre de Rosette ; c'est « Grâce au *Moniteur universel*, qui écrit Le Havre avec un accent circonflexe, [que l'] on suit quasiment jour après jour l'équipée de ces "bons sauvages" » (*Ibid*, p.83) ; et ce sont les personnages de Cooper qui évoquent directement (par le biais des discours rapportés) leurs pensées et leurs actions. Ainsi, Macé en donnant la parole aux autres, abandonne la fonction narrative du narrateur pour une fonction de régie et se présente, alors sous un autre masque. En rejetant la posture d'un récitant, il se présente en tant que truchement, celui qui interprète une vie, celui qui la déchiffre. Comme lui-même l'explique : « Le mot "truchement", dont le sens premier est interprète, a la même origine (l'arabe *targuman*, qu'on retrouve dans le *trujaman* espagnole le *turcimanno* italien) que le "drogman" bien connu des ambassades et des voyageurs en Orient, interprète lui aussi devenu comme le truchement intermédiaire et médiateur, passeur d'une civilisation à une autre. » (*Ibid*, p.100, scholies) Et Macé en adoptant le statut d'un truchement, non seulement résout la contradiction dont on vient de parler, mais de plus, il renforce les liens entre sa personne et cet autre (Champollion) à qui il essaye de redonner vie, celui « qui de son côté fut un "truchement" entre l'Antiquité et nous, sinon entre les vivants et les morts » (*Ibid*, p.66). Ainsi l'écriture biographique se transforme en une scène d'énonciation dans laquelle les identités se superposent et les voix se mêlent, l'un devenant le truchement de l'Autre, l'Autre le porte-parole du premier. Comme l'affirme Laurent Demanze : « Si bien que d'analogie en écho, le biographe et son modèle se déchiffrent l'un à travers l'autre, l'herméneutique biographique recelant en abyme une herméneutique de soi. » (Demanze, 2008, p. 227). Ainsi le contemporain en donnant la voix à l'Autre antérieur, comme a pu le

faire Champollion, tout en gardant le silence, se raconte par le biais de l'Autre. Le résultat d'une telle prise de position ne peut être qu'une stratification des identités, comme ce qui est réalisé dans la relation entre Macé et Champollion.

Maintenant, en nous appuyant sur nos précédents propos, nous pouvons schématiser la relation entre Soi-même et l'Autre, représentée dans l'œuvre de Macé, à trois niveaux : plus Soi-même prend le pas sur l'Autre, plus on va vers une domination de l'Autre, dont les modulations sont « le goût de possession » et « l'envie de muséification ». À l'inverse, plus la part de l'Autre est patente dans la relation, plus on va vers une relation de fascinations, et qui varie selon « le goût du déplacement » et « la passion de l'Orient ». Le troisième niveau dont il est ici question, est représenté par le moment où Soi-même et l'Autre, l'identité et l'altérité sont stratifiées sur le socle d'un degré zéro de la relation. Cette dernière peut être modulée en fonction du « goût du silence » et à « la réflexion dans le miroir de l'Autre ». Ainsi, en suivant ces trois niveaux et les modulations de notre thème on peut mettre à jour dans notre approche ce dont parle Collot quand il évoque l'« organisation textuelle du thème », représenté dans l'« agglomérat structuré de motifs récurrents » (Collot, 1988, p. 86) telle qu'elle apparaît ci-dessous, sous la forme d'un diagramme qui nous permet de schématiser les différentes relations établies à travers les siècles, entre Soi-même et l'Autre.



## Conclusion

Comme nous venons de le voir, *Le dernier des Égyptiens*, met en place un faisceau de significances concernant le thème de l'Autre. Ce dernier varie en fonction des différents siècles et des différents niveaux du texte, en fonction aussi de la domination de l'Autre à la fascination de l'Autre en passant par la stratification identitaire. En effet, Macé, en procédant à une mise en abyme, loge son texte au cœur de la guerre de Sept Ans, et ainsi nous décrit une relation dans laquelle l'Autre est dominé. Ce niveau premier est juxtaposé, grâce au récit de la vie de Champollion, à un deuxième niveau signalé par les traces d'une fascination de l'Autre. Si dans le premier niveau de la relation c'est Soi-même qui domine l'Autre, dans le deuxième c'est l'Autre qui prend plutôt le pas sur soi. Nous pouvons pourtant considérer un troisième niveau dans la relation entre Soi-même et l'Autre, un degré zéro de la relation où identité et altérité sont stratifiées, comme ce que l'on voit se réaliser dans la plupart des récits biographiques contemporaines, y compris *Le dernier des Égyptiens*. Ainsi, il importe d'insister à la fin de cette étude, sur la charge sémantique du texte et le travail de son auteur, qui consiste à rendre compte de ces trois dimensions relationnelles à travers une centaine de pages, et à les articuler aux autres réseaux de significations qui traversent le texte.

## Notes

1. Nous avons emprunté ce terme à Michel Collot : (Collot, 1988, p. 89)
2. On a emprunté cette notion de Régis Debray. Celui-ci a élaboré la notion pour la première fois dans son *Cours de médiologie générale* (1991) ; dorénavant la notion est devenue l'un des concepts fondamentaux de la médiologie.

## Bibliographie

- BOULAÂBI Ridha, "Le Signe Du Lion Dans Le Dernier Des Égyptiens." in *La Revue Des Sciences Humaines*, No 297 : Gérard Macé, 2010, 85–103.
- BOULAÂBI Ridha, *L'Orient Des Langues Au XXe Siècle : Aragon, Ollier, Barthes, Macé*. Librairie orientaliste Paul Geuthner, 2011.
- CHALIER-VISUVALINGAM Élisabeth, "Littérature et Altérité. Penser L'autre." in *Revue D'études Françaises*, 1996, 133–60.

- COLLOT Michel, “Le Thème Selon La Critique Thématique.” in *Communications* 47, no. 1 (1988) : 79–91.
- DE LA BRIÈRE Léon, *Champollion Inconnu : Lettres Inédites*. Plon, Nourrit, 1897.
- DEMANZE Laurent, “L’Ogre et L’anthropologue.” in *Écritures Contemporaines* 9, Gérard Macé : La “ Pensée Littéraire,” 2007, 225–41.
- DEMANZE Laurent, *Gérard Macé : L’invention de La Mémoire*. Paris : José Corti, 2009.
- DEMANZE Laurent, “Gérard Macé : Une Hantise Biographique.” in *Biographie et Intimité, Des Lumières À Nos Jours*, 219–29, 2008.
- DEMANZE Laurent, “Les Possédés et Les Dépossédés.” in *Études Françaises* 45, no. 3 (2009) : 11. doi:10.7202/038826ar.
- KAWAKAMI DAVISE Akane, “Interview with Gérard Macé.” in *Romance Studies* 29, no. 2 (April 1, 2011) : 81–92. doi:10.1179/174581511X12995070785545.
- LINSEN Qian, “Une Vue de L’esprit, Entretien Sur La Chine Avec Gérard Macé.” in *La Revue Des Sciences Humaines, No 297 : Gérard Macé*, 2010, 11–24.
- MACÉ Gérard, *Le Dernier Des Égyptiens*. Paris : Folio, 1997 (Gallimard, 1989).
- MACÉ Gérard, “Une Identité Défaillante.” in *Revue Des Sciences Humaines*, no. 249 (1998) : 81–86.
- MACÉ Gérard, *L’art sans Paroles*. Paris : Gallimard-Le Promeneur, 1999.
- MAINGUENEAU Dominique, *L’énonciation En Linguistique Française*. Paris : Hachette, 1994.
- MARTINS Otilia Pires, “Littérature et Voyage : La Fascination de L’autre.” *Máthesis* 20 (2011) : 253–62.
- MONTAIGNE M de, *Essais. Livre 1*. Paris : Garnier-Flammarion, 1580/1969.
- RICHARD Jean Pierre, *L’état Des Choses : Études Sur Huit Écrivains D’aujourd’hui*. Paris : Gallimard, 1990.
- RICHARD Jean Pierre, “Thèmes et Motif de L’ethnologue.” in *La Revue Des Sciences Humaines, No 297 : Gérard Macé*, 2010, 25–37.

STAROBINSKI Jean & Gérard Macé, *La Parole Est Moitié À Celuy Qui Parle : Entretiens Avec Gérard Macé*. Genève : Dogana, 2009.

VIART Dominique, "Filiation Littéraire." in *Écritures contemporaines2, État Du Roman Contemporain*, 1999, 115–41.

VIART Dominique & Jan Baetens (dir.), *Écriture Contemporaines 2, État Du Roman Contemporaine*. Actes du colloque de Calaceite (6-13 juillet 1996), Paris- Caen : Minard, coll. « Lettres modernes », 1999.

ZAWISZA Élisabeth, "Pour Une Analyse Informatisée Du Nom Propre Titulaire. L'exemple Du Roman Français Des Lumières." in *Lumen* : 16 (1997) : 53–70. doi:10.7202/1012439ar.